



ISSN : 2226-2695

**LA REVUE DU CENTRE DE RECHERCHE
ET D'ÉTUDES EN LITTÉRATURE
ET SCIENCES DU LANGAGE**

Revue semestrielle N°4 - Janvier 2015



Université de Cocody
UFR Langues, Littératures et Civilisations

- Stylistique, rhétorique, didactique, grammaire et linguistique
- Théories et analyses littéraires
- Littérature orale, cinéma, arts du spectacle et autres arts

Illustration: Masque Senoufo (logo de l'université Félix Houphouët Boigny)

Réalisation :

- Sylvie NIAMKEY

- CREUS (Centre de Recherche et d'Etudes en Littérature et Sciences du Langage)
BP V 34 Abidjan - E-mail: crelis2009@yahoo.fr

- JCR Editions
04 BP 1433 Abidjan 04 - Tél. 08 03 06 56

Dépôt légal: Janvier 2015

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Prof. KOUADIO Kobenan N'guettia Martin

RÉDACTEUR EN CHEF

Dr. ADAMOU Kouakou Dongo David

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

Prof. FOBAH Éblin Pascal

COMITÉ SCIENTIFIQUE

- Adama COULIBALY

Professeur titulaire Vice-Doyen de l'UFR Langues, Littératures et Civilisations
Spécialités : Roman africain, Sémiotique littéraire, Littérature postmoderne et Narratologie
Université de Cocody – Abidjan, Côte d'Ivoire

- Djah Célestin DADIÉ

Professeur titulaire Vice-Doyen UFR Communication, Milieu et Société)
Chef du Département de Lettres Modernes - Directeur de publication de la Revue
scientifique Lettres d'Ivoire - Spécialités: Littérature française, option: Poésie francophone
Université de Bouaké, Côte d'Ivoire

- Jean DERIVE

Professeur émérite - Spécialités : Littérature comparée (mention francophonie, littératures
africaines écrites et orales) - Université de Savoie / LLACAN, France

- Joëlle GARDES-TAMINE

Professeur des Universités - Spécialités : Grammaire et Stylistique -Université Paris IV Sorbonne, France

- Xavier GARNIER

Professeur des Universités - Spécialités : Littératures française et francophones
EA: «Ecritures de la modernité» - Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, France

- Samia KASSAB-CHARFI

Professeur des universités - Spécialités: Littératures française et francophone des XIX^e et XX^e siècles.
Stylistique. Rhétorique - Université de Tunis, Tunisie

- Christophe KONKOBO

Ph.D. Assistant Professor of Francophone Studies -Spécialité : Théâtre africain
contemporain - Department of Languages, Literature, & Philosophy
Tennessee State University, Nashville TN, USA

- N'guessan Jérémie KOUADIO

Professeur Titulaire en Sciences du langage - Doyen de l'UFR Langues, Littératures et Civilisations -
Université de Cocody-Abidjan, Côte d'Ivoire

- Jean LASSEGUE

Directeur du CREA au CNRS - Spécialité : Anthropologie - Paris IV Sorbonne, France

- Ayébi Aïssa Anna MANOUAN

Maître de Conférences - Spécialités : Science du Langage (Linguistique, didactique de l'anglais, psycholinguistique) - Membre du Laboratoire de Recherche et d'expérimentation Citoyenneté Active pour le Développement Durable (LA.R.C.A.D.D.)
Université de Cocody-Abidjan, Côte d'Ivoire

- Emmanuel MATATEYOU

Maître de conférences (Habilitation à Diriger des Recherches, HDR)
Spécialités: Poétique de l'oral, Didactique des littératures africaine et francophone
Ecole normale supérieure, Université de Yaoundé 1, Cameroun

- Georges MOLINIÉ

Professeur des Universités - Spécialité : Stylistique - Paris IV Sorbonne, France

- Aboubakar OUATTARA

Maître de Conférences - Spécialités : Sémantique cognitive et sémantique énonciative en corrélation avec les solutions syntaxiques et l'entourage pragmatique ; analyse linguistique des textes francophones - Université de TROMSØ, section de français, Norvège

- † Bernard ZADI ZAOUROU

Maître de conférences - Spécialités : Stylistique, Linguistique, Poétique et Littérature orale
Université de Cocody-Abidjan, Côte d'Ivoire

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Première partie : Stylistique, rhétorique, didactique, grammaire et linguistique | 5 |
| KOUABENA Kossonou François, De la rhétorique des tropes et des figures au fondement de la stylistique moderne | 7 |
| DIAWARA Youssouf, La redondance comme principe de dynamisation du discours dans <i>En attendant le vote des bêtes sauvages</i> (Ahmadou Kourouma | 21 |
| MANDA Djoa Johnson, Études typologique et statistique des erreurs de discours rapporté dans les copies d'écoliers ivoiriens | 35 |
| SEKONGO Gossouhon, Linguistic violence | 47 |
| BLÉ Kain Arsène, Le jeu et le choc des langues dans <i>Les Naufragés de l'intelligence</i> de Jean-Marie Adiaffi Adé : une néoglottophagie ? | 59 |
| Deuxième partie : Théories et analyses littéraires | 75 |
| ADAMOU Kouakou Dongo David, Territorialisation et déterritorialisation chez Édouard Glissant: vers un autre lieu ou la quête de la liberté | 77 |
| ATSAINN' Cho François, Le conte, quand il est son propre conteur | 91 |
| DANHO Yayo Vincent, Postures narratives dans <i>La Vie et demie</i> de Sony Labou Tansi : des stratégies d'une écriture de la modernité | 105 |
| KOUAME Konan Richard, « Application de la dialectique matérialiste à l'étude du poème "<i>Sans sépulture</i>" extrait de <i>Olifant noir</i> de Barthélémy Kotchy » | 123 |
| Troisième partie : Littérature orale, cinéma, arts du spectacle et autres arts | 139 |
| KOUASSI Kouamé Brice, Contexte et outils narratifs de la prise de position de Voltaire en faveur de la tolérance dans <i>Traité sur la tolérance</i> | 141 |
| MANIRAMBONA Fulgence, De l'identité « rhizome » comme perspective de la mondialisation de la littérature africaine diasporique | 153 |
| SOW Amadou, Langues et cultures étrangères dans l'épopée du Fouta-Djalou. La chute du Gabou d'Amadou Oury Diallo | 167 |

TERRITORIALISATION ET DÉTERRITORIALISATION CHEZ ÉDOUARD GLISSANT: VERS UN AUTRE LIEU OU LA QUÊTE DE LA DE LIBERTÉ.

ADAMOU Kouakou Dongo David

Maître-assistant

Université Félix Houphouët Boigny de Cocody

RÉSUMÉ

Le poète insulaire Edouard Glissant a de son île natale un regard nourri de la douleur de l'esclavage. L'histoire, celle de l'ancêtre esclave, suppose une prison dont les barreaux s'analysent dans la transplantation sur une terre perdue. En revanche, Glissant voit en l'île une opportunité qui permet de féconder la rencontre des personnes venues d'horizons divers. Cela permet de créoliser le drame de la déportation de l'exorciser et de lui trouver une issue heureuse.

Mots clefs : territorialisation, déterritorialisation, exil, créolisation.

INTRODUCTION

Les termes *territorialisation* et *déterritorialisation* mettent en évidence les fondements de l'écriture chez Edouard Glissant. La totalité de l'œuvre poétique fonctionne, en effet, sur le registre d'une damnation cherchant à trouver l'issue pour la survie dans l'explosion et la réinvention de l'histoire. Cette vision pose la problématique du trauma originel et de la quête essentielle. La création n'est-elle pas, en pratique, inspirée par une blessure, un traumatisme collectif ou personnel ? Mieux, n'en est-elle pas le mode d'expression ? Dialectiquement, cette écriture n'est-elle pas aussi une tentative d'exorcisation de ce drame personnel ou collectif et une issue vers la liberté ? Les concepts de territorialisation et de déterritorialisation compris respectivement comme les faces nocturne et diurne de la création offrent ici l'occasion de visiter, au-delà du discours conscient, la psyché du créateur Glissant. On notera que la structure affective du poète martiniquais est commandée par ce champ de force animé dans son premier volet par son versant antipathique qu'est l'histoire dans toutes ses variantes et dans son versant sympathique par l'ensemble créolisation-trace. En usant de la psychocritique, qui par la superposition des textes vise à trouver l'invariant qui structure la pensée de l'auteur, on montrera que le poète Edouard Glissant est marqué de façon indélébile par les affects de l'esclavage, qu'il tente d'exorciser par la créolisation. Territorialisation et déterritorialisation sont les deux faces auxquelles correspondent respectivement l'esclavage et la créolisation.

I- La territorialisation

La territorialisation est un concept utilisé d'abord dans les politiques publiques. Elle suppose la mise en œuvre d'une stratégie de développement qui permet d'adapter les politiques sectorielles aux contraintes locales. Frédéric Gros, reprenant Foucault, parle de « *ce qui est contrôlé par un certain type de pouvoir* ». ⁶⁵ La territorialisation répond donc à la fois au besoin de possession, d'appropriation et au contrôle de ce qui est possédé. Cette vision spatiale du concept va ensuite trouver écho chez Gilles Deleuze et Félix Guattari. Aux cloisons que suppose la territorialisation, les philosophes opposent la déterritorialisation pour rompre les barreaux d'une propriété bien verrouillée et ouvrir la voie à l'agencement. On retient donc que la territorialisation, dans son approche de l'espace met en avant les termes de barrière, de délimitation, de seuil infranchissable à l'autre, de propriété, d'identité.

Appliquée à la littérature, la territorialisation pourrait s'analyser comme l'invariant qui marque de façon indélébile l'écriture et tient l'écrivain prisonnier à l'intérieur des frontières d'une façon spécifique de penser et de sentir le monde. Il faut entendre par invariant ce que Freud désigne, au sujet de l'écrivain, par les « (...) *facteurs (qui) lui ont donné l'éveil et quelle sorte de matière lui a été imposée par le destin* » ⁶⁶. Selon Freud, il y a, à l'origine de toute création artistique, des causes exogènes dont l'influence sur le Moi conscient est d'une force telle qu'elle détermine presque exclusivement la création.

La territorialisation est la manifestation du champ affectif dans l'écriture. Il s'agit de cette « *charpente obligée, et pour tout dire, de fatalité intérieure* » ⁶⁷, qui hante l'œuvre. Elle fonctionne comme des images obsédantes.

Chez Edouard Glissant, l'histoire est au centre de la création. Elle semble l'élément contre lequel s'exerce l'écriture du martiniquais. Sa théorie de la créolisation fondée sur l'imprévisible contrevient à l'histoire, vérité irrévocable d'un fait à tout jamais accompli. L'histoire apparaît donc comme une force adverse, une blessure que tente d'exorciser tout le génie créateur de Glissant.

II- L'histoire chez Glissant

⁶⁵ GROS (Frédéric), « Entre pouvoir et territoire : Deleuze, Foucault », <http://im.edfgdf.fr/im/html/fr/bib/articles/gros.htm>

⁶⁶ FREUD cité par Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel : introduction à la psychocritique*, Paris, José Corti, 1995. P 19.

⁶⁷ *ibid.*

L'œuvre poétique de Glissant est immense. On compte, dans ses *Poèmes complets* neuf recueils. Toutefois, malgré la diversité des thèmes abordés, le concept de l'histoire fonctionne comme un invariant qui marque fortement la totalité des écrits. Ce concept revêt plusieurs visages. On retiendra ceux de la nuit (*Sang rivé*), du vent (*Champs d'îles*), du miroir (*La terre inquiète*). L'histoire se dessine dans chacun des poèmes sous la forme d'une hantise, une prison mentale. La territorialisation chez Glissant à propos de l'histoire suppose cette expression inconsciente et permanente de l'origine africaine, de ses prolongements en matières de razzias, de traversée vers les Antilles, de vie dans les plantations. L'histoire s'impose alors comme un vecteur qui oriente le discours. On lit, sous les images de la nuit, du vent et du miroir, la métaphore d'un retour incessant et obsessionnel de la pensée vers le continent mère, l'Afrique ancestrale, condition de l'identité du poète.

Il importe alors de parcourir le recueil de poèmes, en mettant en exergue la territorialisation à l'œuvre dans les textes. Il s'agit d'identifier, sous les images de la nuit, du vent et du miroir l'ensemble des poèmes qui actualisent le paradigme de l'histoire.

IIa – La nuit

Dans *Sang rivé*, la nuit est une couleur. Elle n'est pas l'instant du repos fortifiant après les activités de la journée. Cette couleur est celle du deuil, de la douleur. Elle vaut le manteau de la mer au moment de la traversée ancestrale vers les Amériques. Sept poèmes, correspondant à la section "*Saison unique*" affichent clairement cette hantise d'une histoire cauchemardesque. Le premier poème, « *Les yeux La voix* » affiche un tableau où la soif de liberté portée par le lumineux espoir contraste avec la réalité implacable du passé. Pour définir ce concept de la nuit on note les termes suivants : *la couleur noir étang de la nuit, mon silence, la conjonction du gel et du dégel, dans nos nuits toussent les boucans, autrefois, autrefois, mémoire rocailleuse.*

L'image de l'éveil (*Les flambeaux*) se heurte à l'immense étendue du malheur. Ainsi s'énonce l'histoire de l'ancêtre enchaîné sur les eaux. *Le noir étang de la nuit*, en effet, est animé de la fluidité mouvante de la surface de la mer, mais également de ce que suppose cette mer pour le descendant d'esclave. *La nuit* reste le manteau du malheur et du deuil. A l'océan est donc liée, consciemment ou inconsciemment, une idée de prison. Même le marronnage qui semble la voix par effraction pour défaire ce carcan de l'asservissement se heurte à une histoire implacable. Glissant, en se

dotant de « (...) *nos airs de rapine boiseuse* », n'annihile pas pour autant « *sur nos têtes les battements du moulin* ». Il peut seulement déplorer le fait que « *Dans nos nuits toussent les boucans* ».

Ce premier poème de *Sang rivé* initie une poétique de la douleur. Celle-ci marque la moindre ligne de cet auteur martiniquais qui, pourtant, a toujours affiché son refus de faire de l'esclavage une fatalité. La créolisation, qui sera l'objet d'une analyse plus ample dans la seconde partie, est une théorie du refus de s'avachir sur des drames de l'histoire. Pour Glissant, toutes les contingences, y compris les plus malheureuses, restent toujours fécondes pour l'épanouissement de l'humanité. N'empêche, les textes trahissent un malaise qui fonctionne avec une constance telle qu'il apparaît comme un invariant commun à tous les poèmes. En réalité, l'image de la prison visible sous la forme de l'histoire se note dans *Novembre*, deuxième poème de l'œuvre. Le thème de l'amour développé ne se présente finalement que comme un édulcorant qui enrobe la partie amère du goût. En effet, la note est gaie dans les premiers vers où le poète brandit son affection pour l'Océanie et on note :

Océanie l'amour de toi est un mouchoir au haut d'un mâât Océanie l'amour de toi un cocotier de brume dans ta présence Océanie dans ton ombre de cathédrale vouée à l'inculte et j'apprivoise l'écume de tes robes l'Asie (...)

Toutefois, à la fin du poème, alors que l'Afrique ancestrale est évoquée dans des airs de fierté, les mots qui suivent ne manquent pas de rappeler les razzias :

(...) Ô la plus belle où entasser nos peaux la plus belle Ô doigts de lianes des brousses dans la clarine du désert, Afrique. La dernière mission fut d'égarer le mot dans la surdité foisonnante Tropicque brûlée. Comme une addition de fruits ivres de souvenance dans le muet désir des bananiers.

L'identité fondatrice pour Glissant, celle qu'on pourrait appeler la genèse, prend sa source en Afrique. Il la rappelle d'ailleurs avec un brin de fierté affichée pour sa peau noire. La beauté du continent mère est aussi exaltée. Cependant, l'histoire du fils et de la mère Afrique reste implacable et le poète ne peut la passer sous silence. Il est contraint *d'égarer le mot dans la surdité foisonnante Tropicque brûlée*.

Les cinq poèmes suivants de la section, *Lecture sauvage*, *Roche*, *Train lent*, *L'arbre grand arbre*, *Fumée noire* continuent le rappel de cette histoire, dans l'évocation de l'immense étendue de la mer, qui en même temps représente le lien entre l'Afrique ancestrale et l'île, et également la prison liquide qui enserre la terre d'exil qu'est la Martinique pour Glissant. Le regard est tout de nuit. Quand Glissant évoque le négrier (*la charrette*) sous le prétexte de bénir la mer (*l'étendue*) qui a

favorisé cette espèce de bing bang génésique à l'origine de l'île, il ne manque pas de rappeler la douleur portée par « *ces cicatrices des cannes dans les tibias noirs toujours* ». Que Glissant veuille s'émanciper de la douleur de son passé ancestral ne fait l'ombre d'aucun doute. Sauf que, malgré « *l'eau tant de fois clamée rougit de l'attouchement de ma voix* », le deuil reste infini fait dans le « *piétinement, sur les mers éventrées, les nuits d'embauche pour la nuit* ». La nuit, en définitive, c'est le voile obscur qui couvre l'origine africaine. Le regard, même volontariste en direction de ce continent mère, reste prisonnier, territorialisé à l'intérieur de ce drame ancestral.

On retient un inconfort certain de l'écrivain face à cette histoire. L'omniprésence de la *nuit* dans le discours poétique est le voile sombre qui engloutit l'histoire.

Ib – le vent

Le vent est également l'une des faces de l'histoire chez Glissant. Il se présente comme une douce caresse sur la face chaude et pétillante du quotidien. Contrairement à l'image obscure de la nuit, le vent est le souffle adoucissant de la nature. On l'apprécie dans *Un champs d'îles* sous sa double face faite de présence et d'absence. Cette image se prolonge dans la dualité que suppose le souvenir de personnes chères et disparues. Glissant évoque ainsi ses ancêtres. La section I de *Un champs d'îles* bruit de cette présence des ancêtres sous un jour diaphane. L'on peut lire, à la première page : « (...) *c'est l'éclat de votre silence, c'est la prose tranquille de vos mains qui font lumière de ce monde, le conquièrent entre ses haies* ». Le vouvoiement qui est de rigueur dans ces lignes, et qui l'est dans l'ensemble de la section, renseigne sur deux choses : le grand nombre du sujet désigné, et la qualité de la considération accordée à ce sujet. Le titre déjà évoque le nombre. *Un champ d'îles* est effectivement un ensemble de plusieurs îles. Il faut aussi entendre les champs de cannes à sucre, mais surtout les nombreuses âmes ayant fait office d'ouvriers dans ces plantations. La qualité de la considération accordée au sujet est donc de respect profond pour ces ancêtres disparus dont le *silence* est une *prose tranquille* et la *lumière de ce monde*. L'on note alors que le vent revêt le visage d'une musique mélancolique qui résonne comme les pas de ceux qui furent jadis les habitants ou les fondateurs de ces lieux. Glissant évoque l'histoire, même s'il faut admettre qu'il le fait en filigrane. Une présence par le souvenir d'ancêtres se conçoit comme une

hantise, une prison mentale c'est-à-dire une territorialisation. A la page suivante, l'on peut encore lire :

Nul ne peut dire si c'est la houle des chemins remontant la douleur, ou si, de cette nuit de solitudes et de marées, c'est pur asile qui s'étoile en silex. (...) Ô vous, dans ce champs d'îles paraisant le souvenir et l'espoir, contraires fleurs.

Le vent est toujours présent sous la forme de *la houle* et des *marées*. C'est en s'alliant à l'eau que le vent se déploie. L'on n'a nulle difficulté à noter que l'histoire refait surface dans l'évocation de ces chemins océans empruntés jadis par les négriers en direction du Nouveau Monde. La connotation liée au vent à travers *houle* et *marées* semble expliquer, au-delà du chemin, la douleur liée à ce voyage. Par *houle* et *marées*, l'on pourrait supposer la force et le nombre réunis dans un élan de refoulement ou de rejet. La douleur dont le poète fait cas dans le passage serait liée à ce besoin de remettre son tort à la mer comme celle-ci renverrait à la terre son trop plein de chaleur irritante. Glissant estime sans doute que cela va de soi. Mais par sublimation, le lieu de destination vers lequel débouchent *ces chemins remontant la douleur* pourrait devenir *pur asile qui s'étoile en silex*. Il y a tout lieu, cependant, d'observer que malgré la volonté d'acceptation de son histoire et sa capacité à la dédramatiser, Glissant n'en demeure pas moins agité. La suite des textes l'explique savamment. Les mots, dans leur ensemble, tendent à désigner un vide, un abandon, un trou noir. La présence s'affaiblit inévitablement d'un vide historique. L'intérieur obscur de la cale du négrier n'offre visiblement que *l'absence* en guise de *présence*. Glissant note que « *La genèse des sociétés créoles des Amériques se fonde à une autre obscurité, celle du ventre du bateau négrier. C'est ce que j'appelle une digenèse.* ».

II – LA DÉTERRITORIALISATION

Le concept, emprunté à Gilles Deleuze et Félix Guattari, décrit le mouvement de déclassification des objets, des animaux, des gestes, des signes, qui les libère de leurs usages conventionnels. On désigne par déterritorialisation ce fait d'user des organes au-delà de leur programme génétique. On est alors en présence d'un mouvement perpétuel dont l'esprit est de réadapter à d'autres usages les organes auxquels les habitudes assignent à des rôles précis. Il y a dans ce sens une déclassification qui libère un territoire d'une ancienne définition.

En poussant la réflexion au-delà des objets, on note que la déterritorialisation redéfinit l'identité dont la caractéristique première est sa forme achevée et sa nature

absolue. On peut, en effet, dire de l'identité ce que François Laplantine énonce au sujet de Georges Dandin réduit à « *battre des bras en accompagnant ce mouvement de simples exclamations du genre « je sais ce que je sais »* »⁶⁸. Avec la déterritorialisation, l'identité s'émancipe de son souci de pureté et ne s'affiche plus comme une porte close qui exclut ce qui n'est pas elle.

Edouard Glissant s'est fortement inspiré du concept de la déterritorialisation dans son approche de l'identité. Marqué par le drame ancestral, Glissant sait que le salut des peuples déportés ou transbordés ne viendra pas d'un regard affligé. Il faut concevoir une autre lecture de son histoire. Cela veut dire *déterritorialiser* la déportation. Cette déterritorialisation pourrait s'interpréter comme le devenir dynamique du chaos ancestral, la recomposition en une figure plus active de la déportation. L'histoire des Antilles est, certes, à l'origine, subie par le descendant d'esclave. La problématique essentielle reste aujourd'hui, pour le petit fils, de répondre présent sur la scène mondiale en toute responsabilité. Celle-ci se conçoit en termes de *chaos-monde* et en *relation*. Le *chaos-monde* est ce mouvement du monde et ses conséquences en termes de chocs des civilisations, de renversement de l'ordre des choses. C'est un principe pour l'écrivain martiniquais que d'accepter ce mécanisme, son harmonie et ses disharmonies. Il s'inscrit ainsi, en souscrivant à ces mouvements, sur une échelle à la dimension planétaire. Il tisse *relation* avec l'ensemble des peuples du monde : « *Agis dans ton lieu, pense avec le monde* »⁶⁹. Glissant pense que « *L'imaginaire de mon lieu est relié à la réalité imaginable des lieux du monde, et tout inversement.* »⁷⁰ En reliant son monde à l'ensemble de la planète, le poète déterritorialise son île natale et tout ce qu'elle suppose d'histoire. En accédant également à l'idée que les civilisations ne sont pas faites uniquement de rencontres pacifiques et qu'il y a eu, qu'il y a même encore, de par le monde des chocs et des bouleversements, Glissant déterritorialise son drame personnel qu'il conçoit désormais comme une manifestation spécifique des nombreux soubresauts du monde :

⁶⁸ LAPLANTINE (François), *Je, nous et les autres : Etre humain au-delà des appartenances*, Paris, Le Pommier-Fayard, 1999. P.20.

⁶⁹ GLISSANT (Edouard), *Philosophie de la relation : poésie en étendue*, Paris, Gallimard, 2009. P 46

⁷⁰ Ibid, page 47.

On nous dit, et voila vérité, que c'est partout déréglé, débousolé, décati, tout en folie, le sang, le vent. Nous le voyons et le vivons. Mais c'est le monde qui vous parle par tant de voix bâillonnées. Où que vous tournez, c'est désolation. Mais vous tournez pourtant.⁷¹

On note là, astucieusement exprimé, l'argument selon lequel l'esclavage comme drame humain ne doit nullement freiner l'espoir en l'avenir. Certes, « *c'est partout déréglé, débousolé, décati, (...). Mais vous tournez pourtant.* » Le propos n'est pas de minimiser l'ampleur du drame. Mais d'observer qu'il est impossible d'arrêter ou d'abandonner la vie. Pour Glissant, les principes moteurs de l'existence du monde sont bien les heurts, les couacs, les rencontres et les métissages. Il y a lieu d'en saisir l'esprit et d'intégrer le chaos comme élément du fonctionnement du monde

J'appelle chaos-monde le choc actuel de tant de cultures qui s'embrasent, se repoussent, disparaissent, subsistent pourtant, s'endorment ou se transforment, lentement ou à vitesse foudroyante : ces éclats, ces éclatements dont nous n'avons pas encore commencé de saisir le principe ni l'économie et dont nous ne pouvons pas prévoir l'emportement.⁷²

On retient dans ces lignes que l'idée centrale reste dans la démarche de Glissant celle de l'imprévisible. C'est en sens que la déterritorialisation consiste chez lui en la créolisation.

III – LA CRÉOLISATION

Glissant définit la créolisation comme un « *Processus inarrêtable, qui mêle la matière du monde, qui conjoint et change les cultures des humanités d'aujourd'hui. Ce que la Relation nous donne à imaginer, la créolisation nous l'a donné à vivre.* »⁷³ On note là une autre forme de déterritorialisation, dans la perspective qui est celle de la destruction des barrières et de l'ouverture vers l'autre. Sur le plan de la poétique, la créolisation consiste en la mise en mémoire de l'histoire. Cela s'analyse comme une volonté de détruire l'universel, d'ouvrir le monde à toutes les sensibilités et de soumettre les événements, passés et présents, à toutes les interprétations. L'histoire vue comme un ensemble de faits, impersonnels et momifiés dans l'ancre de la science, doit être revivifiée. La créolisation est d'abord œuvre de mémoire. La mémoire est ce que Georges Gusdorf appelle « *un récit d'un personnage fait par lui-*

⁷¹ *Traité du Tout-Monde poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997. P.15

⁷² *Idem*, p. 22.

⁷³ *Ibidem*, p.25.

même de sa vie (...) »⁷⁴. Elle est le regard d'un individu sur l'histoire. Ce regard n'est personnel que dans la mesure où certains subjectivèmes permettent d'identifier la forte présence de l'auteur. Ces subjectivèmes mettent en lumière de la part de l'auteur ce que Glissant appelle « (...) *la relation personnelle ou collective à l'Histoire (...)* »⁷⁵. La mémoire est donc une représentation. A ce sujet, elle déborde non seulement l'histoire, mais aussi la réalité pour se prolonger dans une vision du possible. Elle est liberté de création et de conception du monde non pas comme il est, ni comme il devrait être, mais comme il peut être ou pourrait être. La créolisation est donc une réinvention du monde. Dans le texte qui suit, extrait de *Les Indes*, Glissant réinvente l'histoire de la découverte des Amériques

1492. Les Grands Découvreurs s'élançant sur l'Atlantique à la découverte des Indes. Avec eux le poème commence. Tous ceux aussi, avant et après ce Jour Nouveau, qui ont connu leur rêve, en ont vécu ou en sont morts. L'imagination crée à l'homme des Indes toujours suscitées, que l'homme dispute au monde. Ceux qui partirent d'Espagne et du Portugal, convoitant l'or et les épices ; mais soldats et mystiques aussi. Le chant nomme le père Labat, jacobin et corsaire ; puis ce nègre prophète qu'il fit fouetter à sang, lequel avait vu grandir sur la mer, avant qu'ils eussent paru, les bateaux ; et nomme Toussaint Louverture, esclave et libérateur d'Haïti... Mais il ne faut anticiper sur l'histoire : voici le port en fête, l'aventure qui se noue ; le rêve s'épuise dans son projet. L'homme a peur de son désir, au moment de le satisfaire , p. 109.

Ce texte porte un regard nouveau sur l'histoire de la découverte du Nouveau Monde. On retient, comme relevant de l'histoire, la date 1492, année de la découverte de l'Amérique. On a aussi des noms, *le père Labat, Toussaint-Louverture, Espagne, Portugal, Haïti, les Indes*. Ces éléments énoncés sont des référents extralinguistiques à portée universelle. Cependant, on relève ici qu'ils sont chargés d'affects qui les soustraient du champ historique. D'abord la date. 1492, associée à *Jour Nouveau*, est le point de départ de deux événements : la conquête des Indes et la naissance du poème : *Avec eux le poème commence*. Du premier événement au second, on passe de l'extralinguistique au discours. Glissant situe l'impersonnel, c'est-à-dire la date, comme le point de l'œuvre personnelle qui est l'activité poétique. La poésie est l'aventure jumelle de la conquête des Indes. Faire de 1492 le commencement du poème, c'est pour Glissant refuser de concevoir son activité poétique comme une conséquence de la conquête, mais plutôt comme son équivalence, c'est-à-dire une aventure humaine, avec ses succès et ses défaites. La suite du texte le mentionne : « *L'imagination crée à*

⁷⁴ GUSDORF, Georges, *Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1991. p. 10.

⁷⁵ GLISSANT, Edouard, *Mémoires des esclavages*, Paris, Gallimard/La Documentation française, 2007, p.22.

l'homme des Indes toujours suscitées, que l'homme dispute au monde ». Il retire de fait à la date sa portée historique pour lui donner un sens qui n'est que celui de son texte. Les Indes deviennent un élément générique qui se prête à toute quête. Par ailleurs, la poésie comme aventure fait du poète non pas un objet, mais un acteur. Glissant ne subit pas l'histoire, il en est également l'un des acteurs. En second lieu, on a des noms de lieux. Ce sont *Atlantique, Indes, Espagne, Portugal, Haïti*. Ces éléments, qui sont en réalité des référents absolus, n'échappent pas au processus de conversion. Par le cotexte, ils n'appartiennent plus à la réalité extralinguistique, mais au discours. En effet, aux noms cités sont associés des subjectivèmes, traces du locuteur qui s'approprie l'objet nommé. Le verbe « *s'élançant* », qui a pour objet *Atlantique*, présente celle-ci non comme une voie, mais comme une proie. *L'Atlantique* est une victime des *Grands Découvreurs*. Le verbe est alors connoté d'une appréciation qui implique le locuteur. Au sujet *des Indes, suscitées par l'imagination*, on peut dire qu'elles sont devenues une géographie mentale, non plus l'espace réel. *L'Espagne* et le *Portugal* sont vus comme des lieux de départs de conquérants étourdis et passionnés. On observe alors que le fonctionnement de la créolisation comme poétique n'infère nullement une vision universaliste du monde. La créolisation s'assimile plus à la mémoire. Son approche est une vision relative de l'histoire. Elle est subjective et s'oppose en cela à l'histoire qui se caractérise par la raideur que suppose toute science.

On aura remarqué que la créolisation se soucie de la mémoire. Elle reprend à l'histoire des faits et des événements et leur donne vie. Mais cette mémoire vaut véritablement parce qu'elle se préoccupe de trouver des traces des différentes origines des ancêtres. Glissant, selon Jean-Louis Joubert, célèbre « *la genèse de communautés (celles que Glissant appelle « ataviques ») qui ont perpétué leur identité dans la filiation des générations* »⁷⁶. L'atavisme est cette trace indélébile ancrée dans la mémoire collective du peuple créole. Cela fait qu'une poétique de la créolisation est également celle de la trace.

II2 – la trace

La *créolisation* apparaît comme cette quête de la *trace* qu'on peut définir comme les restes, le fond culturel inaltérable laissé par l'ancêtre. Pour le caribéen créole,

⁷⁶ JOUBERT, Jean-Louis, in *Edouard Glissant*, Paris, adpf, 2005. p.33.

l'ancêtre est nécessairement divers. Cette diversité est elle-même inhérente à cette langue créole composite. Y trouver la *trace*, c'est nécessairement supposer plusieurs cultures et la nécessité de plusieurs horizons. C'est pourquoi Glissant s'est toujours opposé à la *créolité*, qui selon lui, suppose une essence. Dans le livre *Eloge de la créolité*⁷⁷ cosigné par Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, le terme paraît définir l'identité d'un peuple insulaire qui réclame son droit à l'autochtonie. Ainsi présenté, la créolité délimite un territoire et se prête à l'aboutissement d'un processus. Il y a de la négation de l'autre dans la créolité. Jean-Louis Joubert fait remarquer que :

Glissant reproche à la théorie de la créolité de ne s'attacher qu'au résultat et au contenu (ce que sont devenus les pays de langue créole), et finalement de viser une essence créole, tandis que la créolisation s'affirme comme acte, comme processus, comme ouverture sur l'imprévisible⁷⁸.

On pourrait ajouter qu'une essence créole impliquerait une identité aboutie. Cela suppose enfermer le créole dans les limites de l'île et l'isoler. Pour Glissant, il faut, non pas s'offusquer d'être étranger sur une île devenue pays natal, mais plutôt s'affirmer natif d'une terre dont on sait qu'elle a été constituée de la rencontre de divers peuples. Il importe alors de considérer sa mémoire qui n'est pas celle consignée par les historiens, mais celle du dialogue de la diversité à l'intérieur de cette langue composite. Définir son identité revient, selon Glissant, à trouver les traces de ces origines plurielles.

Ceux qui tiennent rendez-vous ici viennent toujours d'un « là-bas », de l'étendue du monde, et les voici décidés d'apporter en cet ici le fragile savoir qu'ils en ont halé. Fragile savoir n'est pas science impérieuse. Nous devinons que nous suivons une trace.⁷⁹

La trace suppose donc une mise en relation avec ce « là-bas ». Celui-ci, de fait, n'est plus un ailleurs dans le sens de la différence, mais une boussole pendant les moments de doute dans cet « ici » reconstitué. Ainsi, la relation, même quand elle est supposée fragile, revêt les propriétés de l'instinct et de l'intuition qui sauvent d'une perte de repères. Trace et relation sont donc mère et fille, en ce sens que c'est vers la première que, par instinct, la seconde se tourne pour s'assurer l'équilibre nécessaire. En outre, on pourra noter que la trace, parce qu'elle n'est « *pas une sente inachevée* »

⁷⁷ BERNABÉ, Jean, CHAMOISEAU, Patrick et CONFIAANT, Raphaël, *Eloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989.

⁷⁸ JOUBERT (Jean-Louis), op.cit. p.41.

⁷⁹ GLISSANT (Edouard), *Traité du Tout-Monde Poétique IV*, Paris Gallimard, 1997. P. 18.

où on trébuche sans recours, ni une allée fermée sur elle-même, qui borde un territoire », permet d'éviter le choc brutal des identités.

CONCLUSION

Territorialisation et déterritorialisation sont deux figures dialectiques qui inspirent l'écriture d'Edouard Glissant. L'histoire ou la territorialisation met en perspective l'ensemble des traumatismes subis par les peuples insulaires et qui ont forgé, inconsciemment, l'imaginaire du poète. Analysée sous deux de ses aspects, la nuit et le vent, elle laisse entrevoir une face malheureuse. Sous l'image de la nuit, l'histoire est la hantise d'un douloureux passé ancestral tout de noir qui rappelle l'esclavage. La nuit vaut la couleur de la cale du négrier. Le vent également semble la force irrésistible qui emporte le négrier vers de malheureux horizons. Dans un cas comme dans l'autre, il y a un invariant : l'abîme. C'est pourquoi les poèmes de Glissant, malgré le verbe vif qui soutient les images, sont hantés par le néant. La territorialisation est cette empreinte indélébile : le néant. A l'opposé, la vision de la liberté, consciente et fortement assumée, prend ici la forme de la déterritorialisation. A la territorialisation qui est une damnation de l'esprit à chaque fois se référer, à son insu, à l'origine ancestrale, le poète oppose la déterritorialisation. Celle-ci trouve écho dans la créolisation, système de pensée qui consiste en la négation de l'universel – donc de l'histoire – laissant ainsi la place à la mémoire et à tous les possibles.

BIBLIOGRAPHIE

GLISSANT (Edouard),

- *Poèmes complets*
- *Philosophie de la relation : poésie en étendue*, Paris, Gallimard, 2009
- *Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1993
- *Mémoires des esclavages*, Paris, Gallimard/La Documentation française, 2007
- *Traité du Tout-Monde Poétique IV*, Paris Gallimard, 1997

BERNABE, Jean, CHAMOISEAU, Patrick et CONFIANT, Raphaël, *Eloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989

GROS (Frédéric), « Entre pouvoir et territoire : Deleuze,

Foucault », <http://im.edfgdf.fr/im/html/fr/bib/articles/gros.htm>

GUSDORF, Georges, *Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1991

LAPLANTINE (François), *Je, nous et les autres : Etre humain au-delà des appartenances*, Paris, Le Pommier-Fayard, 1999.

JOUBERT, Jean-Louis, *Edouard Glissant*, Paris, adpf, 2005

MAURON, Charles,

- *Des métaphores obsédantes au mythe personnel : introduction à la psychocritique*, Paris, José Corti, 1995.
- *L'inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, Paris-Genève, Champion-Saltkine, 1986